

CULTURE

MUSIQUES

Vichy, retour aux sources

La ville d'eau tente de renouer avec la vie musicale qui fut la sienne

VICHY

de notre envoyé spécial

Depuis la fin de la matinée, quatre compagnies de CRS interdisent l'accès du centre de Vichy (ils ne partiront qu'en fin d'après-midi). M. Michel Charasse, ministre du budget, est venu, en ce 10 juillet, rendre hommage aux quatre-vingts députés qui, il y a cinquante-deux ans, jour pour jour, ont refusé de voter les pleins pouvoirs au maréchal Pétain. Deux parlementaires survivants de cette séance tragique, le maire de la ville M. Claude Malhuret, des fonctionnaires de la République, quelques militaires et une cinquantaine de Vichyssois sont réunis dans l'un des grands salons de l'Opéra. Les discours se succèdent, émouvants ou cousus du fil blanc de la rhétorique – le ministre s'ingénia, en l'occurrence, à rappeler que les députés courageux furent plus nombreux que les magistrats qui refusèrent de prêter serment.

Au même moment, une autre scène se déroule dans la rue du Parc, qui borde l'Opéra : un film sur la vie de Pétain s'y tourne, depuis quelques semaines déjà, sous la direction de Jean Marbœuf (*le Monde* du 16 juin). L'apparition de Jacques Dufilho-Pétain au balcon rappelle quelques mauvais souvenirs aux badauds qui le regardent. Le réel et la fiction se côtoient dans cette ville d'eau dont l'architecture Napoléon-III et art déco donne au visiteur l'étrange sensation de déambuler dans un vieux décor de théâtre. La ville de Vichy est restée si longtemps en dehors du temps qu'elle en porte encore les stigmates. De vieilles dames y portent des « bibis » comme on n'en avait pas vus depuis la petite enfance. Mais ce n'est pas, ainsi qu'on pourrait le croire, son rôle d'éphémère capitale de l'Etat français qui a engagé la ville sur la voie du déclin.

Attirer les curistes

Dès après la guerre, les curistes sont revenus, aussi nombreux, avec leurs voitures et leurs équipages, grands industriels et riches colons, petites gens soucieuses de soigner leur foie ou de soulager leurs rhumatismes. Ce sont... les accords d'Evian et la décolonisation qui portèrent un coup fatal à une activité thermale célèbre depuis l'époque romaine. Mille curistes en moins chaque année depuis le milieu des années 60, cela vous met une ville de vingt-huit mille habitants qui ne vit que de cela, ou presque, par terre : 14 % de la population active de la ville pointe au chômage.

Elu maire aux dernières muni-

pales, le docteur Claude Malhuret, ministre durant la cohabitation, a décidé d'inverser l'inexorable cours du temps. Derrière leurs jolies façades ravalées, les hôtels se mettent au goût du jour, qu'ils soient simples ou quatre étoiles, un grand centre de remise en forme sort de terre, la Compagnie fermière a rénové ses thermes et se bat pour attirer une nouvelle clientèle. Dans cette reconquête, la culture trouve tout naturellement une place de choix. La ville lui consacre 13 % de son budget : c'est, pense-t-elle, un des moyens les plus efficaces pour attirer les curistes.

L'Opéra a donc repris du service sous la direction de Diane Polya. Cette jeune femme en a été nommée directrice – elle cumule ce poste avec celui de directrice des affaires culturelles. Mais la ville a du mal à renouer avec sa splendeur musicale passée. Elle n'a plus les moyens d'inviter des grands noms comme ceux qui faisaient, il y a plus de cinquante ans, sa gloire dans l'Europe entière : Richard Strauss est venu diriger sa *Salomé* en 1935, et bien d'autres chefs, chanteurs, pianistes ou violonistes fréquentaient les plus grandes capitales « et » Vichy. Il ne saurait davantage être question de financer un orchestre, une troupe et tout ce qui permet à un opéra, un vrai, de fonctionner à l'année (1).

Purcell et Ohana

Diane Polya doit donc se contenter d'organiser dans ce théâtre pur style art déco de mille quatre-cents places (2), à l'acoustique parfaite, au décor d'un raffinement extrême (les cabochons et les verrières de Lalique n'en sont pas le moindre des trésors), et dans l'église Saint-Louis, une cinquantaine de concerts et de représentations d'opéra entre le 26 avril et le 27 septembre. Une programmation éclectique qui mêle avec bonheur la danse (Maguy Marin), l'opéra (réprise d'*Il Tabarro* et de *Gianni Schicchi* de Puccini dans la production de l'Opéra de Paris), la musique de chambre, la musique européenne, le grand orchestre symphonique (celui de Montpellier qui a ouvert la saison avec le pianiste Lazar Berman, en soliste), la chanson (Claude Nougaro), la musique de notre temps, etc. Mais l'éclectisme ne fait pas peur à Diane Polya, qui a appris son métier auprès de Bernard Bonaldi, qui présida longtemps aux destinées du Festival estival de Paris, une manifestation qui occupa, dans l'été parisien, la même fonction que l'opéra à Vichy. Les interprètes donc presque toujours remarquables, les programmes excellents.

Nous avons assisté à une repré-

sentation de *Didon et Enée* de Purcell et du *Syllabaire pour Phèdre*, un remarquable opéra de chambre composé par Maurice Ohanna. Sa création remonte à 1968. Cette œuvre, qui dure une trentaine de minutes, n'a pas vieilli, mais la concision de l'écriture instrumentale, l'instrumentarium utilisé (percussions, piano, clavecin, harpe, cithare), inséparable de lignes de chant rendues abruptes par leur grand ambitus de hauteur et de dynamique, une forme parfaitement maîtrisée et un lyrisme sauvage désignent Ohanna comme l'un des meilleurs compositeurs français de sa génération, celle de Dutilleul (il est né en 1914), même s'il reste dans l'ombre : le « bonhomme » n'a pas la réputation d'être facile.

Données l'une après l'autre, ces deux œuvres ne se nuisent pas, bien au contraire. Il n'est pas certain en revanche qu'elles facilitent la tâche des musiciens de l'Ensemble Elsenour et du Chœur Musica-treize réunis sous la direction de Roland Hayrabedian. L'opéra de Purcell a-t-il effrayé Ariel Garcia Valdez ? Sa mise en scène, brouillonne, parfois ridicule à force d'être comique, contrastait avec le travail plus serré qu'il a réalisé pour le *Syllabaire*, un mini-opéra, aux images, sinon aux références, moins complexes, il est vrai. Et que les femmes chantaient faux dans l'opéra de Purcell ! Aussi faux que jouaient les musiciens dans la fosse. Ce qui n'était pas le cas dans l'opéra d'Ohanna où le chœur tenait fort bien sa place. Mais l'on sait que le travail de la justesse, du phrasé ne sont pas les mêmes dans une œuvre du dix-septième siècle et dans une autre du vingtième siècle. Au moins aussi différents que la perception que l'on en a...

ALAIN LOMPECH

(1) L'Opéra de Vichy fonctionne avec un budget de 11 550 000 F qui provient, entre autres, de la ville (5 700 000 F), de la Compagnie fermière (1 200 000 F), du conseil régional (250 000 F), du conseil général (150 000 F), de France Télécom Paris et région Auvergne (580 000 F) et de divers mécènes. Le ministère de la culture apporte seulement 100 000 F. L'an dernier, l'Opéra a vendu pour 2 200 000 F de billets d'entrée.

(2) Un plan de restauration de cet Opéra vient d'être mis en place. 57 millions de francs seront investis sur cinq ans. Le tiers de cette somme sera apporté par l'Etat, le reste sera supporté par la ville et, à un degré moindre, par le département.

► Prochains concerts : le Ballet de Saint-Petersbourg (le 17 juillet), récital Brahms par la mezzo Brigitte Fassbaender, l'altiste Gérard Caussé et le pianiste Cyprien Katsaris (le 22 juillet), *Faust* de Gounod (le 29 juillet). De 60 F à 240 F. Tél. : 70-59-90-55.